

ANTOINE DE CAUNES



**C'EST BEAU
MAIS
C'EST TRISTE!**



C'est beau
mais c'est triste

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

C'EST BON MAIS C'EST CHAUD
N° 10708

ANTOINE
DE CAUNES

C'est beau
mais c'est triste



Publié pour la première fois en 1998, aux Éditions Fleuve Noir

© Éditions J'ai lu, 2014

Pour Emma

Avant-propos

Si je suis resté si longtemps – une petite dizaine d’années, quand même – sans donner de nouvelles de mon camarade Murchison, qui m’avait fait la grâce de me laisser relater une de ses tumultueuses aventures¹, c’est à une suractivité professionnelle qu’il faut en faire le reproche.

Encore que reprocher quoi que ce soit à une suractivité – professionnelle ou non – je ne vois pas très bien à quoi cela puisse servir.

Je suivais ma route, alors, dans le monde merveilleux de la télévision ; il suivait la sienne dans celui, ô combien plus épanouissant, du crime.

En changeant de vie, je n’ai pas simplement retrouvé un semblant d’équilibre mental, j’ai enfin eu le temps de m’atteler à la retranscription de l’histoire que vous allez lire, en laissant à Murchison le soin de passer la dernière couche.

Dans cette tâche hardue, le secours précieux de mes amis, Laurent Chalumeau et Peter Stuart, mérite d’être mentionné. Sans eux, qui m’ont toujours encouragé à lever le coude, j’aurais été tenté de baisser les bras. Grâce leur en soit rendue.

A. de Caunes

1. *C'est bon mais c'est chaud*, Éditions J'ai lu.

« Wherever I go, I go too,
and that spoils everything¹. »

E. E. Cummings

« Sometimes you're the windshield,
Sometimes you're the bug². »

Mark Knopfler

1. Où que j'aïlle, j'y suis aussi, et ça gâche tout.

2. Des fois t'es le pare-brise, des fois t'es le moustique.

Prologue

Ce fils de pute n'avait pas les yeux à côté de la mire.

Si je n'avais eu la bonne idée de me jeter derrière une poubelle providentielle, je me mangeais son pruneau en pleine poire. C'était pas de la munition de safari, juste un petit 9 mm de fête foraine. Mais même petit, quand c'est bien placé, ça peut faire autant de bobo qu'un riot-gun.

Connaissant le film, je ne me laissai pas arroser sans mettre un pied sur le tuyau d'arrosage. Les deux salopards qui en voulaient à ma peau me canardaient depuis une vieille Ford, garée contre le trottoir, de l'autre côté de St. Marks Place. Je me blottis derrière ma boîte de tôle, et défouraillai à mon tour. Leur tas de ferraille était bon pour la casse, et je décidai de donner un coup de pouce à son agonie. Peu de choses me touchent autant qu'une bagnole qui souffre. Comme ils essayaient de redémarrer à l'arraché, en laissant quelques kilos de gomme sur le macadam brûlant, je tirai au jugé côté conducteur. C'est toujours plus spectaculaire.

Le pare-brise s'étoila méchamment. Le chauffeur perdit du même coup la vie et le contrôle de sa chignole, et mon tout rentra de plein fouet dans une bouche d'incendie. Pour en rajouter un peu

dans le genre film catastrophe, conjointement au geyser qui se mit à souffler vers le ciel, la caisse exécuta un superbe tonneau, pour finir par se caler sur le flanc. Ça se mit à hurler vilain dans la rue. Les joggers joggèrent soudain beaucoup plus vite, alors que d'autres se jetaient à terre, les bras sur la tête. S'il n'y avait plus beaucoup d'espoir pour la Ford, en tout cas, il y avait toujours de la vie, à l'intérieur. Le tireur refit surface, à peine sonné, et me remit aussitôt en joue. J'allais répondre à son invite quand ma saloperie de flingue s'enraya. Bien entendu, ce n'était pas mon fidèle Smith et Wesson .357 Magnum, que j'avais porté quarante-huit heures plus tôt à la révision des 5 000, mais un automatique que m'avait prêté mon pote Charlie, l'armurier.

Au cas où.

J'avais toujours détesté les automatiques. Je me mis à les haïr.

La foirade de ma mécanique n'échappa pas à mon adversaire qui entreprit de s'extraire de la carcasse froissée pour venir me livrer ses cadeaux en mains propres. Plaisir d'offrir, joie de recevoir. Malgré mon aversion pour ce genre d'attitude, il ne me restait plus qu'à fuir, et vite, d'autant plus que quelques sirènes commençaient à braquer dans les environs.

D'un coup de reins, je me propulsai en courant en direction de la 2^e Avenue. Par la force des choses, j'étais contraint de zigzaguer entre des badauds inconscients du drame qui se jouait devant eux, et insensibles, par conséquent, à ma performance, mais ça n'empêchait pas mon poursuivant d'essayer de m'en coller une. Une balle siffla à mes oreilles, et vint exploser la tête d'un revivaliste punk local.

No future du tout.

Le gars à mes trousses m'en voulait vraiment à mort. Croyez-moi, il faut une bonne dose de ressentiment pour tirer à vue, dans une rue encombrée, sur un type qui fuit.

Je m'élançai à travers l'avenue, en évitant avec un art consommé de la tauromachie les bolides rugissants décidés aussi, semblait-il, à me faire la peau. Décidément, c'était pas ma journée. Je risquai un coup d'œil en arrière, histoire de voir où en était mon poursuivant. Deux voitures de poulaille débouchaient à l'instant du coin de la 11^e, et je l'aperçus qui rangeait prestement sa pétoire et s'éloignait en sens inverse, l'air subitement détaché, comme si je n'avais seulement jamais existé. Nous nous connaissions depuis peu, et pourtant, instantanément, il me manqua terriblement.

Je retraversai plus discrètement et, de chassé, je pris à mon tour le rôle de chasseur, qui est infiniment plus poilant. Mon nouveau copain jetait des coups d'œil inquiets vers le trottoir où je me trouvais quelques instants plus tôt. Ma disparition ne lui inspirait rien de bon. Enfin, en tout cas ce n'est pas comme ça qu'il se l'était imaginée. Je le filai ainsi pendant un moment, jusqu'à ce qu'il se décide à obliquer dans une petite rue à droite. Je connaissais ce quartier comme ma poche, et me ruai en un éclair dans la rue précédente qui longeait la sienne en parallèle, comme c'est souvent le cas à Manhattan. Le premier ivrogne venu vous le confirmera.

Après cinquante mètres, à peine essoufflé, je m'engouffrai dans un immeuble, et traversai le hall pour rejoindre la cour intérieure. Un muret d'environ deux mètres la séparait de celle de l'immeuble en vis-à-vis qui, lui-même, débouchait sur l'autre

rue. Je le franchis avec plus d'aisance qu'un Allemand de l'Est faisant un cauchemar rétrospectif, et allai m'embusquer dans l'entrée, en observant le trottoir.

Ce connard arrivait sans se méfier, et j'eus le temps de le détailler de la tête aux pieds avant qu'il n'entre dans ma zone d'influence.

On aurait dit une caricature de truand cubain, revu et corrigé par la télé italienne. Il était légèrement empâté et suait des litres qui dégouлинаient d'un front dégarni sur une moustache fournie. Il avait les yeux très noirs, et un costume très jaune. Ses pompes, surtout, me fascinaient. Il avait dû se les payer par correspondance au fan-club de l'Oncle Picsou : des guêtres noir et blanc ! Pour un tueur ! À quelques mois de l'an 2000 ! Y en a vraiment qui reculent devant rien.

J'attendis qu'il passe devant mon nez pour le happer sèchement et l'entraîner dans le hall, comme une araignée sournoise venant récupérer son butin. Il ne s'attendait pas à ça, et, avant qu'il ait pu faire le moindre geste, j'avais déjà son Beretta entre les mains. Je le lui appliquai sur l'œil gauche, en appuyant un peu. C'est meilleur.

Ça le fit transpirer encore plus.

J'attrapai sa tignasse, enduite de gomina bon marché, et tirai sa tête en arrière, à quatre-vingt-dix degrés. Pour compenser le manque d'équilibre, je lui expédiai un sévère coup de genou dans les burnes, qui manqua lui faire avaler sa pomme d'Adam. Heureusement, il n'était pas en position de déglutir.

— Qui ? lui demandai-je sobrement.

— Arrrggla ! m'annonça-t-il.

Mais ce nom ne me disait rien du tout. J'insistai, en le tirant un peu plus en arrière.

— Qui ?

— A-e-air-en-u-er, jeta-t-il, comme ça, les yeux révolvés.

Je relâchai un peu de pression pour le laisser articuler, en me demandant si mon ouïe ne commençait pas à me jouer des tours.

Mais à quarante-trois ans, ça me semblait un peu prématuré.

— Va te faire enculer !

Ce tas de merde se permettait d'être grossier avec moi. Je dirigeai le pétard vers son pied, et lui tirai une balle à bout portant dans le gros orteil gauche, celui qui porte bonheur. Il devait tenir vachement à ses pompes, car il se mit à rugir comme un tigre empalé. Je le calmai en introduisant le canon du Beretta dans sa bouche, vers le bulbe. En un instant, ses yeux se mirent à exprimer une frayeur intense, totale.

— Qui ? réitérai-je.

— Oblando, balbutia-t-il.

On avait du mal à se comprendre tous les deux. Je dégageai un peu sa clapoire, en lui faisant signe de répéter. Cette fois-ci fut la bonne.

— Orlando.

Bon Dieu, c'était encore cette vieille histoire de chicanos qui remontait à la surface. À ce train-là, j'étais parti pour me traîner la bande jusqu'à l'hospice. Je renfournai le canon dans sa gueule de raie.

— Eh ben voilà ! Et toi, Ducon, tu t'appelles comment ?

Tout en lui posant la question, je réalisai tout ce qu'elle avait de paradoxal, puisque je venais de le baptiser. Mais il faut parfois se laisser porter par l'irrationnel. C'est un terrain fertile pour la poésie.

— Bluis, ahana-t-il, en grimaçant de douleur.

— Écoute, Luis Ducon, tu vas porter un message au vieil Orlando. De la part de Sam Murchison, tu m'entends ?

Je le sentais prêt à partir dans les vapes. Je le secouai un peu pour le ramener parmi nous deux.

— Mais... mais... Orblanbdo est morbt debpuis longtembps...

— Justement. Dis-lui qu'on n'est pas près de se revoir et que mes sentiments pour lui n'ont pas changé. Il comprendra.

Luis aussi avait compris, mais ça ne lui servait plus à grand-chose. J'appuyai sur la détente. Une deuxième détonation, molle et assourdie, claqua dans sa bouche, pendant qu'une discrète éclaboussure écarlate apparaissait instantanément sur le carrelage du mur. Il fut foudroyé sur le coup, et se mit à peser des tonnes. Je lâchai le paquet, et Ducon partit s'écraser sur le sol. Je nettoyai la crosse du flingue, histoire d'effacer mes empreintes, et le jetai sur le cadavre. Je repris mon petit chemin secret, et me retrouvai dans la rue en quelques secondes. Je rajustai ma cravate, et me remis en route vers ma destination initiale. Les bains turcs. Il n'y a pas de meilleur remède contre la chaleur que la grosse chaleur. Enfin, c'est mon point de vue.

De turc, ces bains-là n'avaient que le nom. Et d'ailleurs la pancarte de l'entrée indiquait tout ce qu'on voulait, sauf des bains. Et encore moins des turcs. Ça s'appelait la *4th Street Gym*, et c'est là que j'avais mes habitudes, depuis une douzaine d'années. Buck, le proprio, n'était pas du genre causant, mais les clients s'en accommodaient, rares étant ceux qui venaient chez lui avec l'intention de débattre de l'insuffisante place accordée au sens de l'humour dans le monde islamique. On range souvent les gérants de bains, particulièrement les masseurs, dans la grande famille des coiffeurs pour dames, chorégraphes, et autres fleuristes.

Buck n'en était pas. Ancien champion de lutte gréco-romaine, c'était un placide, et une montagne de muscles qui avait choisi de se reconverter en décontractant ceux des autres. Et c'était un magicien. Quelle que fût l'épaisseur de la cuite qu'on venait y purger, on était sûr de ressortir de chez lui frais comme un espadon bondissant pour humer l'air de la surface.

Comme d'habitude, l'endroit était pratiquement désert, ce qui ne me posait pas de problème, puisque j'étais armé. Je me déloquai dans la salle de repos, glissai mes affaires dans mon armoire attitrée, non sans sourire une fois encore de la

photo collée sur la porte par Buck à mon intention – la tête de Hillary Clinton sur le corps de Danny DeVito –, et m’entourai d’une immense serviette fraîche. Je pris le chemin du sous-sol et débouchai dans une pièce qui, depuis les années 40, faisait tout son possible pour évoquer des bains romains tels qu’on peut les voir dans les fidèles et scrupuleuses reconstitutions hollywoodiennes. La différence, c’est que ce décor-là n’avait pas servi depuis à peu près la même éternité et que les fresques murales en mosaïque se faisaient la malle par plaques entières, ce qui conférait une certaine poésie à l’ensemble. Neptune sur son char, tiré par des dauphins, par exemple, commençait à vaguement ressembler à la photo de Jean-Claude Van Damme faisant le grand écart sur la ligne Paris-Bruxelles. Mais on ne venait pas chez Buck pour contempler les murs. Seulement se relaxer, et profiter du calme.

C’est précisément ce à quoi s’employaient deux gras du bide, allongés côte à côte sur deux tables en marbre, et qui conversaient à voix basse, sous les manchettes de Buck et de son assistant.

— ’lut, Sam, me lança Buck, sans ouvrir la bouche.

Ce n’était pas le type le plus expansif de la terre. Le comble de l’excitation, chez lui, se traduisait par une claque dans le dos, dans les grandes occasions, c’est-à-dire par exemple pour vous consoler de la mort de votre pauvre mère, ce qui n’arrive généralement qu’une fois. Mais quand Buck vous exterminait l’omoplate de son battoir, on s’en souvenait quelques années. Il était abondamment chauve, et se baladait jour et nuit torse nu, sous le plus imposant des paillassons pectoraux qu’il m’ait été donné de voir. « Les Arméniens n’ont pas besoin de chif-

fons sur la peau », prétendait-il quand il se décidait à l'ouvrir. Et Buck était arménien. Ses deux victimes, affalées sur le ventre, la tête posée sur leurs bras croisés, faisaient penser à deux serre-livres attendant une livraison de *l'Encyclopædia Universalis*. Ils étaient allongés, nus comme des nouveau-nés, une serviette de la taille d'un rideau dissimulant pudiquement leur prose.

Seule concession à la coquetterie, ils avaient conservé leurs bagues de collègue, un peu moins discrètes que des cheese-burgers géants, mais plus dures, et leurs lunettes noires. Je passai devant cette joyeuse compagnie en envoyant un léger salut à Buck, et allai m'enfermer dans le bain de vapeur. Je balançai quelques litres d'eau sur les charbons incandescents, et m'affalai sur un banc, perdu dans un brouillard qui eût été fatal à un asthmatique léger. Au bout d'une dizaine de minutes, j'anticipai une imminente liquéfaction de mes neurones et me laissai couler vers la pièce de massage, où je m'immergeai courageusement dans une piscine glacée. Les deux gros continuaient à se faire labourer le dos, sans prêter la moindre attention à leurs manipulateurs.

En sortant de la piscine, j'eus l'impression d'avoir rajeuni de moitié.

— Massage, Sam ? m'interrogea Buck.

— Une prochaine fois. Je suis un peu pressé et il te reste pas mal de mètres carrés à attendrir, plaisantai-je en désignant les deux badernes.

Buck m'adressa un sourire en coin sous son imposante moustache.

Ma réflexion ne déclencha pas une franche hilarité dans l'assistance.

J'en déduisis qu'il s'agissait de pince-sans-rire. De toute façon, vu la couche de graisse, celui qui se

serait mis en tête de les faire rire aurait eu intérêt à attaquer directement à la pince-monseigneur. Relevant péniblement la tête, celui de droite me fit signe d'approcher. Je m'approchai donc. Buck s'arrêta de masser la masse.

— Qui tu es, toi ?

Décidément, ce jour-là, tout le monde s'inquiétait de savoir qui était qui. Mais, pris d'un soudain élan de courtoisie, je ne lui répondis pas d'aller se faire enculer.

— Murchison. Sam Murchison. Et toi, tu t'appelles comment ? lui dis-je en m'autorisant moi aussi un tutoiement familial.

Mais Patapon préféra s'adresser à Patapouf.

— Ça par exemple, Carlo, c'est le célèbre Murchison, informa-t-il son compagnon d'infortune, soucieux de pallier la probable déficience de son Sonotone.

— J'ai beaucoup entendu parler de vous, me flatta ce dernier. Nous avons des amis en commun. Joe Mangelson.

Joe Mangelson est effectivement un de mes meilleurs potes. Mais j'invoquai à mon tour une possible surdité.

— J'ai peur d'avoir mal saisi votre nom.

— Oh ! je suis désolé, s'excusa-t-il avec un sourire d'une admirable fausseté. Carmelo Ricci. Et voici mon frère Carlo.

Je poussai le sens des civilités jusqu'à secouer leurs bouquets de saucisses. Il n'était pas dans mon intention d'engager une conversation sur les mérites comparés de la sudation, mais je voulais savoir comment ils connaissaient Joe. Je l'ai déjà expliqué dans d'autres récits au moins aussi palpitants que celui-ci, Joe a tendance à fricoter dans des trucs louches dont je préfère ignorer les détails.

En revanche je ne voyais pas très bien où les deux gros lards voulaient en venir en mettant son nom sur le tapis de bain.

— Hey, monsieur Murchison, nous connaissons Joe, voilà tout. Qui ne connaît pas Joe, d'ailleurs ? Peut-être la petite Madonna, ajouta-t-il, en héli-treillant son sens de l'humour. Et encore, ça reste à vérifier, il est peu d'hommes qui n'aient croisé la route de cette chaudière. *Che miseria !* Une Italienne !

Son frère semblait partager le même avis. Il appuya la boutade d'un « tss, tss » réprobateur avant d'enchaîner.

— Peut-être pourrais-tu donner un conseil à M. Murchison, Carmelo. Après tout, Joe est son grand ami.

Le gros Carmelo s'exprimait autant avec les mains qu'avec la bouche. Ça lui faisait de l'exercice, mais pas assez pour prétendre pouvoir participer au marathon annuel. Quand il parlait, son frerot hochait la tête un peu stupidement, comme pour confirmer la véracité des propos. Il n'est pas rare qu'une famille de plusieurs enfants se coltine un gentil demeuré.

Je l'écoutai patiemment me raconter en termes sibyllins une obscure histoire de dettes impayées et de traites en souffrance, attendant, raisonnablement fébrile, le conseil en question.

Il finit par arriver au moment où j'envisageais de faire venir un huissier pour enregistrer leurs doléances.

— Vous devriez dire à votre ami Joe que quelques jours à la campagne lui feraient le plus grand bien.

— Pourquoi ne le lui dites-vous pas vous-même ? On vous a coupé le téléphone ?

— Le mien, non. Joe, par contre, s'il ne fait pas attention, c'est quelque chose de plus précieux que le téléphone qu'il risque de se faire couper. Elle est bonne celle-là, hein, Carlo ?

Ça avait l'air d'être l'avis de Carlo qui acquiesça derechef, un peu comme ces chiens en plastique que les automobilistes de goût disposent sur leur lunette arrière, et qui secouent la tête au premier coup de frein.

— Je transmettrai, assurai-je. Quant à vous, conseil pour conseil, n'oubliez pas de régler vos notes. On a vite fait de se retrouver sur liste rouge.

Sur ce sous-entendu lourd de promesses, je pris le parti de m'éclipser en saluant la compagnie d'un geste large. Je restai un bon quart d'heure dans la pénombre de la salle de repos à savourer les bienfaits d'un relâchement musculaire, puis me frictionnai à l'aide d'une lotion alcoolisée, bien qu'imbuvable, tout au moins en étant lucide. Je fis encore une halte au minuscule restaurant de la gym, où je m'envoyai deux paires d'œufs et un maxi-cocktail de légumes. Pour fêter ça, j'enchaînai en grillant une Winston, dans l'indifférence générale. La gym de Buck ne fait pas encore partie de ce genre d'endroits où le seul fait d'en allumer une vous vaut d'être regardé comme Charles Manson libéré sur parole. Je me sentais dans une forme incroyable, et, en même temps, vidé.

Par paresse, je sautai dans un tacot pour qu'il me rapatrie au bureau. En deux secondes, je ruinaï sèchement tous ses espoirs de dialogue. Parfois, il suffit d'un mot pour anéantir un soupçon de bien-être.

Il n'était pas loin de 6 heures lorsque, fidèle à une vieille habitude réprouvée formellement par mon serrurier et le cardiologue de ma secrétaire Belinda, je poussai la porte de mon bureau en filant un bon coup de pied dedans. Malgré l'heure tardive, Belinda s'y trouvait encore, tout occupée à ranger des paperasses dans des dossiers, des dossiers dans des classeurs, des classeurs dans des armoires, et les armoires contre le mur. Cette dernière activité avait déjà plusieurs fois amené notre voisin du dessous, un professeur de yoga spécialisé dans la sophrologie, à monter se plaindre, mais depuis le jour où je lui avais expliqué ma propre méthode pour aider les grands nerveux à trouver radicalement le sommeil, il avait pris le parti raisonnable de s'accommoder de nos occasionnels remue-ménage. C'est tout un art que de savoir entretenir des relations de bon voisinage.

Belinda ne m'avait pas entendu arriver. Elle chantonnait un de ces airs stupides dont raffolent les souris, et ayant pour thème l'irruption inopinée d'un hypothétique Prince charmant. Ma bonne humeur ne s'était pas dissipée pendant le trajet, et je vins me poster dans son dos pour lui attraper les hanches. Je me sentais taquin. Simplement taquin.

Si Belinda a certains charmes, il lui en manque quelques autres, et de toute façon, je fais partie de ces hommes qui veillent bien soigneusement à ne pas mélanger les torchons du travail et les serviettes du plaisir.

Mon discret pétrissage de cellulite la fit sursauter. Elle poussa un petit cri strident, et me gronda affectueusement en rougissant. Elle ne m'avait pas vu dans d'aussi bonnes dispositions depuis une éternité, mais ça ne l'empêcha pas de commencer par m'accabler.

— Sam, vous pourriez au moins me passer un petit coup de fil de temps en temps. Voilà deux jours que je suis sans nouvelles de vous.

J'eus une vision fugace du calvaire de l'homme marié. Je la chassai comme on écarte un moustique importun.

— Du calme, ma beauté, gardez ça pour le futur heureux élu. Il finira bien par débarquer un de ces quatre.

Ça aurait pu la vexer, mais elle était d'une nature résistante.

— Je dis ça pour vous, Sam. Que dois-je répondre aux gens qui téléphonent pour proposer des affaires ?

— Que vous me transmettez leurs propositions. Où est le problème ?

Elle leva les yeux au plafond en soupirant. J'en profitai pour la détailler rapidement. Le début de printemps lui allait bien. Elle s'était affublée d'une robe légère dans les jaune canari, qui la moulait sans lui comprimer les pastèques. Avec ses talons hauts et son chignon ramassé, ça avait du chien. Je sifflotai, pour complimenter. Instantanément, elle redevint écarlate. Au moins, ça lui avait fait passer son envie de râler. Je me dirigeai vers mon

bureau en constatant l'état des lieux. Elle avait tout rangé au quart de poil. On aurait dit un appartement témoin pour ménagère névrosée.

— Ça commence à prendre forme. Bravo, ma petite Belinda.

Je me posai derrière mon bureau, le sourire aux lèvres, et jetai les pieds sur l'angle. J'ouvris le tiroir du bas pour en extraire une flasque de Wild Turkey, et m'en offris une rasade au goulot. Merveilleusement parfumée. Décidément la journée s'achevait mieux qu'elle n'avait commencé. Un dossier sous le bras, Belinda vint s'asseoir en face de moi.

— Vous êtes prêt ?

— Je suis tout à vous, poulette, la laissai-je espérer.

— Tout d'abord vos messages personnels.

— Joe et Harry, pronostiquai-je.

Harry Marotta est mon autre pote – inspecteur au commissariat du dixième district. On n'a aucun secret l'un pour l'autre. Il me couvre sur des coups un peu douteux, et je le fais souvent profiter de mes découvertes. Pas toujours. Souvent.

— Non, seulement Joe. Il se proposait de dîner avec vous. Sa femme est partie pour Providence, au chevet de sa mère malade.

La vraie Providence, pour peu qu'elle existât – ce dont je doutais, car alors Joe ne serait jamais tombé sur cette calamité –, eût été qu'elle n'en revînt pas.

— O.K., je vais le rappeler. Et côté business ?

— Rien de folichon, Sam. Une histoire de traites impayées, une présomption d'adultère, et une starlette de cinéma qui se plaint des assiduités d'un *paparazzo*.

— Effectivement, pas de quoi se rouler par terre. On fera patienter tout ça jusqu'à demain. Bon,

soyez gentille, téléphonez à Charlie, chez *Gun's World*, et demandez-lui si je peux passer le voir vite fait, c'est très important.

Je la suivis des yeux pendant qu'elle regagnait son bureau. La lumière frissante de cette fin d'après-midi accrochait subrepticement quelques transparences dans sa robe, à en émoustiller un grabataire. Il me faudrait penser à trouver une copine pour la soirée. Ou plutôt pour la fin de soirée, puisque je devais dîner avec Joe. Chaque chose en son temps.

Je sonnai d'ailleurs aussi sec le vieux soudard, dans ce qu'il nommait pompeusement son quartier général. Il faut reconnaître qu'il avait déclenché un nombre respectable d'offensives depuis sa boîte postale. J'étais à peu près certain de l'y trouver, contrairement aux poulets pour qui l'endroit restait invariablement désert.

— Sam ! Tu connais la bonne nouvelle ?

— L'avion s'est écrasé, hasardai-je, plein d'espoir. Je l'entendis se signer à l'autre bout de la ligne.

— Ne plaisante pas avec ça. Je t'en conjure.

Joe était incroyablement superstitieux, et il éprouvait un sentiment véritablement religieux pour la vie humaine. Spécialement quand il s'agissait de sa famille. En revanche il s'était montré plusieurs fois beaucoup moins regardant pour de vulgaires truands.

Il connaissait mon aversion viscérale pour sa tendre moitié, et faisait avec. On s'était connus bien avant elle, et je me plaisais à penser qu'on se connaîtrait bien après. Et que serait l'existence sans espoir ? Paradoxalement, s'il répugnait à envisager son épouse à six pieds sous terre, il ne se perdait jamais en lamentations confites dès qu'elle s'éloignait de quelques kilomètres. Au lieu de ça, il se dépêchait de me passer un coup de fil, pour qu'on

Bien évidemment, il était déjà au balcon quand j'arrivai dans la rue, impatient de savoir qui donc pouvait bien venir me chercher. En découvrant que c'était la petite Chantal, mignonne à croquer dans son décolleté jusqu'au nom du fils, sa mâchoire inférieure se mit à pendre de stupéfaction. Je jetai mon barda par la vitre ouverte, et administrai une petite tape affectueuse sur la croupe de cette délicieuse créature, comme le fait à sa monture tout cavalier respectueux, avant d'entamer sur son dos un long voyage. Après que Chantal m'eut murmuré quelque chose à l'oreille, en la mordillant au passage – furtif préliminaire de félicités futures –, je criai à Tony, qui se remettait de ses émotions en tirant compulsivement sur sa clope :

— 38 % d'audience !!! C'est un triomphe !

Chantal accompagna la bonne nouvelle d'un pouce dressé en signe de victoire. Fut-ce cette bonne nouvelle – tempérée, il est vrai, par le paradoxe de sa propre solitude – ou l'ironie de cet ultime coup de théâtre, je ne saurais le dire, mais je vis naître sur son visage un sourire comme je les aime : imperceptible et serein.

Et, sans qu'il pût le voir, je lui rendis – enfin – le même genre de sourire, en m'engouffrant dans le cabriolet de ma conquête, tandis qu'il envoyait nonchalamment voler sa cigarette dans la rue déserte, n'eût-ce été un chauffeur de taxi qui déchargeait son coffre et qui, à ma grande satisfaction, se la prit sur le coin de la gueule.



10718

Composition
NORD COMPO

Achévé d'imprimer en Slovaquie
par NOVOPRINT SLK
le 14 avril 2014

Dépôt légal avril 2014
EAN 9782290088579
L21EPNN000328N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion